

La Réponse des Soldats

Ce général qui prêcha toujours l'offensive comme la vraie tactique française, brûle de se jeter à l'assaut... Il a des vues professionnelles très précises et qui tendent toutes à la préparation de la Revanche.

Maurice Barrès (L'Appel au Soldat).

Car il nous reste un avantage : c'est, au cœur, une haine précise.

Raymond Lefebvre (L'Eponge de Vinaigre).

Au mois d'août 1918, je ne me rappelle plus exactement le jour, mais c'était le 9 ou le 10, le *Petit Parisien* célébrait la reprise de Montdidier comme il avait fait en 1914 de la reprise de Mulhouse. Seul, dans ses commentaires, le « réservoir américain » remplaçait le « rouleau compresseur russe ».

Quelque chose me tordit les entrailles ; des larmes de désespoir et de rage me vinrent aux yeux.

— Tout est fini, dis-je à un ami. L'arrière l'emporte. La vérité de la guerre est perdue.

Dans le tramway, dans la rue, une espèce de béatitude flottait sur les gens. La délivrance certes, mais aussi, dans les yeux des vieux, la lueur brève, presque mauvaise du « je vous l'avais bien dit », le triomphe d'amour-propre du disputeur aveugle et sourd, crispé sur sa rengaine.

Je sentais le naufrage, la déroute d'un monde, de ce monde inconnu, béant à fleur de terre parmi les « barbelés », et où j'avais été précipité sur la Somme et en Champagne. Je n'étais ni un fou, ni un lâche. Je ne doutais pas de mes sens. J'avais encore les oreilles pleines du tonnerre des obus, du crépitement automatique des mitrailleuses, mais davantage encore des ricanements, des malédictions et des serments.

Ainsi, la vérité si passionnément appelée par tant de jeunes bourgeois échauffés, était venue, inconcevable. Avec les permissionnaires, avec les blessés, elle avait éclaboussé l'arrière.

Mais les gens de l'arrière étaient restés solides au poste. S'ils avaient toléré avec quelque indulgence cette hébété ou ces cris de soldats « surmenés », comme ils stigmatisèrent ces fureurs de mutins !

En ce jour d'août 1918, la marée froide du patriotisme d'avant la guerre emportait donc le rescapé entêté dans sa révolte et aussi sublimement absurde que la jeune femme qui resta veuve.

L'ami auprès de qui je me tordais les mains, me donna des raisons d'espérer.

— La question reste posée, me dit-il. Le Feu tire à 300.000. Il y a la *Plainte des soldats européens*, de Drieu la Rochelle. Les survivants ne se laisseront pas faire.

Je ne prévoyais pas alors les détails de notre défaite : le soldat inconnu foulé aux pieds par Joffre, Poincaré et Loucheur, la gloire du faux combattant, celle plus dangereuse du combattant d'un jour ou du demi-combattant, l'avachissement des survivants, leur ruée sur l'écuelle,

la course à la prime de démobilisation, à la décoration, à la rigolade, aux affaires, à la carrière. Mais je m'obstinais dans ma détresse. A tous les raisonnements encourageants de mon ami, je répondais par une négation monotone, vraiment bestiale.

Trois mois plus tard, le soir de l'armistice, la joie des Boulevards me fut plus abominable que ces tranchées pourries du premier hiver où nous claquions des dents en attendant l'assaut.



Ces beaux transports se sont depuis calmés. Ils ont gagné en profondeur et en lucidité. Il a fallu se rendre à l'évidence, et le triomphe funèbre de Barrès, ce grand homme que la première décharge des mitrailleuses allemandes à Charleroi abattit comme un mannequin, nous imposait encore tout récemment la certitude que notre pays ne tirerait rien immédiatement de l'expérience du front (de ce front d'où partirent les révolutions russe et allemande) et qu'il nous fallait recommencer — jusques à quand ? — la misérable histoire de la III^e République.

L'histoire abonde, nous le savons, en occasions perdues. Mais il n'est pas moins vrai qu'une expérience humaine sanctionnée par la mort ne saurait être absolument stérile. A moins d'une extermination totale (et encore !), il en demeure quelque chose : une braise, des germes. A la faveur des événements, la graine éclate un jour, le feu prend de plus belle, les comptes sont réglés.

La grande affaire, c'est de souffler sur cette braise, de veiller sur ces germes, avec l'obstination irréductible qu'inspire le désespoir mêlé d'espoir.

En l'espèce, la poignée de combattants fidèles à eux-mêmes gagnent fatalement à l'aventure de rejeter en bloc tout un système d'idées par trop contradictoire à la réalité monstrueuse qui scella leur jeunesse. La négation jaillie des entrailles du sol entre la Mer du Nord et les Vosges s'éclaire peu à peu de déductions en déductions, car, peu de mensonges résistent à l'exigence de ceux qui percèrent à jour le tout-puissant mensonge du combat tricolore.

C'est ainsi que les plus obstinés d'entre ceux-ci apprennent parmi la foule de leurs frères oublieux, à discerner, mêlés aux pères conscrits et manœuvrant les chœurs, ces capitalistes résolus et rusés, amis de l'ombre, sur le compte desquels des rumeurs inquiétantes commencent à courir un peu partout. Leur haine se précise. Du général et de l'état-major, du ministre et du profiteuse, elle saute sur l'ensemble des fauteurs, elle s'accroche au principe même du régime. La révolte du front atteint à la conscience de classe et rejoint fatalement l'idée de la révolution prolétarienne.



C'est à ces divers titres que le *Valet de gloire*, le livre de guerre que Joseph Jolinon vient de faire paraître aux